

### **LES POUILLES 15-22 MAI 2017**

« Alors, Jack, ce compte-rendu pour le bulletin ? » me souffle le Président. Le ton est bienveillant, mais l'injonction morale forte. Comme on dit, il faut « s'y coller ».

Lundi 15 mai

Pour une fois, pas de départ à l'aube, mais à une heure décente. Nous décollons à 13h. Les voies aériennes sont toujours aussi surprenantes, puisque pour arriver à Bari, nous devons passer par Munich. Arrivée en fin d'après-midi. Un chauffeur, toujours tiré à quatre épingles (qui le restera tout au long du parcours) et une accompagnatrice (peu causante pour une Italienne) nous attendent et nous prennent en charge, lourde charge de quarante participants.

Traditionnellement le lecteur trouve à cette place une brève présentation géographique et historique. Nous le renvoyons à l'excellent article de présentation de Gérard Luciani, publié dans le n°69 (juin 2016) de notre revue, p. 18-20. Sinon il se contentera de ce rapide résumé.

Situées à l'extrême sud-est de la péninsule, les Pouilles constituent donc le « talon » de la « botte » italienne. Une région plate ou, tout au plus, vallonnée, mais dominée par un massif qui surplombe à pic la mer, le mont Gargano ; une plaine fertile dans le Tavoliere au nord, aride dans les Murges au centre, ouverte vers l'Orient dans le Salento au sud.

Premiers conquérants attestés par l'histoire, les Spartiates, fondateurs de Tarente, venaient de la mer. Ils abordèrent une terre habitée depuis des temps immémoriaux, où, d'après des légendes, confirmées par les découvertes archéologiques, les avaient précédés des populations qui leur étaient apparentées : peut-être crétoises, peut-être troyennes, certainement mycéniennes ; populations à côté desquelles continuaient à vivre des indigènes, les lapyges, qui conservaient jalousement les caractères propres de leur civilisation, bien que les migrations les eussent mis en rapports continus avec les cultures de l'Égée et de la Méditerranée orientale. Les choses ne changèrent guère, même après que Tarente, fondée au VIII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., eut commencé son expansion qui devait la conduire à assumer le rôle de capitale de la Grande-Grèce.

L'unification de ses terres à laquelle les Grecs ne purent parvenir fut le fait de la conquête romaine. Deux voies consulaires la traversent, l'Apienne et la Trajane qui se rejoignent à Brindisi, port d'embarquement des légions romaines partant à la conquête de l'Orient. Ces deux voies déterminèrent le nouveau rôle de ces contrées jusqu'à la fin du Moyen Âge. Des ports de la côte partageaient les Romains qui se rendaient dans les provinces d'Orient tandis qu'y abordaient marchandises et voyageurs d'Orient se dirigeant vers Rome.

Le rôle de cette région fut prépondérant au cours des premiers siècles chrétiens du fait qu'elle était un passage obligé entre Rome et la Terre sainte, et un but de pèlerinage pour les fidèles d'Orient et d'Occident qui se rendaient au sanctuaire de Saint-Michel archange apparu sur le Gargano.

Les routes n'apportent pas seulement la prospérité et aux côtes n'arrivent pas que les pèlerins et des marchands. Du VI<sup>e</sup> siècle au XI<sup>e</sup>, pillards et destructeurs de toutes sortes les parcourent. Le renouveau est probablement dû à l'arrivée des bénédictins qui peu après l'an 1000 fondèrent leurs premiers couvents sur le mont Gargano à Bari et à Brindisi.

Vers le milieu du XI<sup>e</sup> siècle les Normands se présentèrent en pèlerins puis en conquérants. La population attendait des Normands une aide pour secouer le joug politique et administratif de Constantinople. Ces nouveaux maîtres furent des êtres tolérants sous la domination desquels pouvaient refleurir les activités traditionnelles, le commerce, la navigation, l'agriculture désormais libérés de la fiscalité byzantine. Pendant un siècle et

même plus les libertés communales réapparurent ; les cathédrales romanes en sont l'expression éclatante.

Aux cathédrales s'ajoutent au XII<sup>ème</sup> et au XIII<sup>ème</sup> siècle les églises et les hôpitaux élevés par les ordres religieux militaires de Terre sainte pour recevoir pèlerins et croisés ; puis les châteaux et les palais de Frédérique et en premier lieu Castel del Monte.

A cette floraison artistique devaient succéder les pires misères. La chute des Souabes, l'accession des Angevins au trône de Naples signifiaient pour les Pouilles la perte de toute autonomie économique et administrative, la fin de la prospérité et le début d'une longue période d'obscurité.

En 500 ans la politique des rois de Naples, angevins, aragonais, bourbons ne varie guère à l'égard de cette région exclue des grandes voies de communication désormais tournées vers l'Occident après la chute de Constantinople et la découverte de l'Amérique.

Le présent est marqué par la renaissance économique et sociale de la région peut-être la plus avancée, sûrement la plus active du Mezzogiorno en pleine transformation industrielle. Les pôles de développement sont actuellement constitués par Bari pour le commerce et pour l'industrie par Tarente. Les Pouilles conservent un rôle important dans l'agriculture italienne. L'économie semble miser aussi sur les particularités de son territoire dans le cadre touristique, grâce au nouvel intérêt que suscitent les caractéristiques culturelles associées aux beautés de ses paysages et de ses stations balnéaires (dont nous n'aurons pas le temps de profiter).

Mardi 16 mai

Pour placer notre circuit sous les meilleurs auspices, nous le commencerons par un pèlerinage au MONTE SANT'ANGELO dans le Gargano pour une visite du sanctuaire de San Michele. Une route pittoresque nous y conduit à travers le parc national du Gargano.

Le culte de l'archange saint Michel se répandit et se développa dans les régions méditerranéennes, en particulier en Italie, où il est arrivé avec l'expansion du christianisme. Au V<sup>ème</sup> siècle, sur le promontoire du Gargano fut érigé le sanctuaire de Saint-Michel, à Monte Sant'Angelo, le plus ancien et le plus célèbre lieu de culte de l'archange. Très vite, ce sanctuaire devint un lieu important pour la diffusion du culte de saint Michel en Europe et en Italie et il représenta le modèle idéal pour tous les sanctuaires ultérieurs qui ont été érigés sur le modèle de celui sur le Gargano. En France, en 708 ou 709, sur un autre promontoire de la côte Normande, fut consacré à l'archange, un sanctuaire dit du « Mont Saint-Michel au péril de la mer » à cause du phénomène des hautes et basses marées, qui rendait ce lieu dangereux. L'emplacement de la « Sacra di San Michele » (que nous avons visitée à l'automne 2015) dans le Val de Suse, sur un terrain élevé rappelle immédiatement les deux établissements de l'archange Michel du Gargano et de Normandie. Elle est au centre d'un itinéraire de pèlerinage de plus de deux milles kilomètres qui relie presque toute l'Europe occidentale du Mont-Saint-Michel à Monte Sant'Angelo.

La fondation du sanctuaire est liée à une belle légende. Un riche habitant de Siponte avait ses troupeaux sur les flancs du Mont-Gargano. Un jour, un taureau disparut. Après bien des recherches, on le retrouva enfin sur la cime la plus escarpée de la montagne, à l'entrée d'une grotte, et les cornes embarrassées dans de fortes lianes. Furieux contre les obstacles qui le retenaient sur place, l'animal se débattait si violemment que personne ne put l'approcher. Alors on lança vers lui une flèche. Mais, chose étrange, cette flèche se retourna à mi-chemin de sa course, et alla frapper celui qui l'avait tirée. Ce fait extraordinaire remplit d'une telle crainte les bouviers, qu'ils s'éloignèrent immédiatement de la grotte. Cet événement émut la ville de Siponte, et l'évêque ordonna des prières publiques. Trois jours après (le 8 mai 492), saint Michel apparut au prélat et lui dit : « Je suis l'archange Michel, un de ceux qui se tiennent sans cesse devant le Seigneur. J'ai choisi ce lieu pour être vénéré sur la terre; j'en serai le protecteur à jamais. » L'évêque et les habitants se rendirent

processionnellement jusqu'à la grotte du mont Gargano, et prièrent en l'honneur de l'archange. A quelque temps de là, Siponte vit ses ennemis dévaster ses campagnes et menacer la ville. La bataille s'engagea, et Siponte paraissait vaincue, quand, tout à coup, une formidable secousse ébranla le mont Gargano ; de son sommet, couvert d'une noire vapeur, jaillirent des éclairs et des foudres qui portèrent la terreur et la mort dans le camp ennemi. Triomphante par le secours miraculeux de saint Michel, la ville de Siponte se montra reconnaissante à son puissant protecteur. Elle exécuta aussitôt des travaux gigantesques (avec l'intercession de l'archange, bien entendu), afin de pouvoir accéder plus facilement sur le Mont-Gargano, et sur la grotte naturelle qu'elle fit revêtir intérieurement de marbres précieux, elle bâtit une belle église dont la dédicace solennelle eut lieu le 29 septembre 522, fête des Saints Archanges. Cette église est depuis le rendez-vous de nombreux pèlerinages. Au retour, nous visitons BARLETTA, jadis un important port d'embarquement, pour les pèlerins et croisés se rendant en Terre sainte, aujourd'hui une ville commerçante dynamique.

La construction sa cathédrale, Santa Maria Maggiore, fut entreprise entre 1147 et 1153 lors de la période de domination des Normands sur la ville. L'église n'apparaît pas comme un ensemble organisé et unitaire. Deux parties nettement distinctes, l'une romane, à l'avant, et l'autre gothique, au second plan, montrent les marques d'une longue série de constructions discontinues. De récentes fouilles archéologiques ont mis au jour les structures de deux précédents édifices consacrés au culte : une basilique paléochrétienne datée du VI<sup>ème</sup> siècle et un bâtiment du Haut Moyen Âge; enfin, un hypogée pré-romain avec de nombreuses tombes datables du début du III<sup>ème</sup> siècle av. J.C.

Pendant les Croisades, le château fut utilisé comme refuge par les chevaliers en partance et au retour de Terre sainte. Les Aragonais intervinrent entre 1458 et 1481, renforçant l'enceinte de remparts et ensuite, sur ordre de Charles Quint, le château prit la configuration d'un appareil symétrique avec quatre bastions d'angle.

Autre curiosité : le colosse improprement dit « Eraclio » ; c'est une grande statue de bronze (5 m de haut), repêchée au début du XIII<sup>ème</sup> siècle après le naufrage d'un bateau vénitien qui la rapportait de Constantinople. Elle représente un empereur romain de l'Antiquité tardive, dont l'identification a suscité de nombreuses hypothèses. Valentinien I<sup>er</sup> ou Honorius sont celles qui ont le plus de faveur. Afin de fabriquer des cloches, des dominicains en ont fait fondre les bras et jambes. Elle fut restaurée au XVe siècle avec l'ajout d'une croix dans la main droite et dans la main gauche tendue, un globe terrestre et sur l'avant-bras, une cape.

Le temps des croisades et l'ouverture sur l'Orient font de TRANI, du XI<sup>ème</sup> au XIII<sup>ème</sup> siècle, le plus important port de la mer Adriatique. La cathédrale "assise sur les eaux" élève ses hautes murailles claires au bord de la mer. C'est, avec celle de Bari, une des plus belles églises apuliennes. Elle fut commencée dans les dernières années du XI<sup>ème</sup> siècle, achevée au milieu du XIII<sup>ème</sup> siècle, tandis que le campanile date de la fin du XIV<sup>ème</sup> siècle. Elle est dédiée à saint Nicolas le Pèlerin : c'était un berger originaire du monastère de Saint-Luc près de Delphes, arrivé on ne sait trop comment jusqu'à Trani et qui ne savait guère que psalmodier "Kyrie Eleison"... Tombé d'inanition sur les marches d'une église, il mourut dix jours après, entouré de la vénération des habitants de la ville. Sans doute Trani voulut avoir elle aussi, à l'instar de sa rivale Bari, un saint qui ne fût qu'à elle; ce fut un autre saint Nicolas : celui de Bari était le « Thaumaturge », le protecteur des petits enfants, celui de Trani fut dit le « Pèlerin ». Comme à Bari, on entreprit aussitôt la construction d'une cathédrale qui s'éleva sur l'emplacement même de l'ancienne église de Sainte-Marie qui avait été le terme de la marche du Pèlerin; de ce fait, le niveau de la nouvelle église se trouva plus haut que celui du sol environnant et on dut construire un escalier à double rampe qui a toute la largeur de la façade. La partie la plus belle de l'église est l'ensemble que forment un portail d'une richesse exubérante et la fameuse porte de Barisano da Trani. Elle est

composée de trente-deux panneaux réalisés sur le modèle d'ivoires byzantins, exposés aujourd'hui à l'intérieur de la cathédrale. Elle soutient la comparaison avec les portes du Baptistère de Florence.

Mercredi 17 mai

BARI est une grande ville côtière de 700 000 habitants, la capitale des Pouilles. En 1808, Murat en a fait le chef-lieu de la province au détriment de Trani et en 1813, il décidait la création de la Ville Neuve (Città Nuova), une ville moderne avec son espace organisé en damier. En avant de celle-ci, la vieille ville « Bari Vecchia », encerclée par une imposante muraille et traversée par des petites ruelles qui conduisent vers la découverte de son riche patrimoine culturel. On passe entre les façades des maisons médiévales et on débouche sur le parvis de la basilique normande, où reposent les reliques de saint Nicolas. Comment sont-elles arrivées à Bari ?

Nicolas est né en Lycie, sur la côte méridionale de l'Anatolie. Vers 290-300, il est devenu évêque de Myre. Le jour de sa mort, le 6 décembre, le défunt évêque est enterré dans son église, précédé d'une réputation qui lui vaut bientôt la sainteté. Les pèlerins, qui viennent le vénérer, font couler de l'huile à l'intérieur de son tombeau et la recueillent, sanctifiée par le contact avec les ossements. L'ensemble donne lieu à la multiplication des pèlerinages avec leurs aspects rémunérateurs pour la petite cité lycienne...

La popularité de saint Nicolas s'étend bientôt en Occident grâce aux moines orientaux qui fuient les persécutions iconoclastes. Certains se réfugient à Bari, avant-poste de l'empire byzantin en terre italienne. Quand le Normand Robert Guiscard met un terme à la domination de l'Empire d'Orient en Apulie, il tient à doter Bari d'un saint patron réputé. Quelque trois siècles auparavant, les Vénitiens n'ont pas hésité à braver les autorités musulmanes pour ramener d'Alexandrie la dépouille de saint Marc. De la même façon, les marins de Bari mettent le cap sur Myre et, sans façon, s'emparent des ossements du saint. Arrivés le 7 mai au large de Bari, les marins doivent attendre la marée haute du lendemain pour accoster. De là, les os sont conduits dans une châsse portée par la foule jusqu'à une église qui, très vite, apparaît bien modeste pour une sainteté si grande. Pour abriter les reliques, on construit, à partir de 1089, une vaste basilique dédiée au nouveau patron de Bari. Elle est considérée comme le prototype du roman apulien. La façade sobre et lumineuse, flanquée par deux tours de forme et de hauteur différentes, présente trois portails qui donnent accès aux nefs intérieures, d'une rigueur toute romane. Dans la crypte, les précieux ossements reposent, et font toujours l'objet d'un des plus fervents pèlerinages de la Chrétienté. Les célébrations religieuses culminent dans les premiers jours de mai. Le 7, un cortège historique parcourt les rues de la cité. Le lendemain, les portes de la basilique s'ouvrent dès 4h 30 du matin, heure présumée de l'accostage. Les pèlerins participent alors à des processions. Le 9, le prieur de la basilique prélève la manne ou myron, liquide aromatique exsudant des ossements, qui est ensuite offert aux fidèles.

Deux dames, devant leur échoppe, fabriquent des « orecchiette » des pâtes alimentaires en forme de petites oreilles, spécialité des Pouilles. Elles remportent un vif succès auprès des Amopaliens qui s'interrogent sur les secrets de fabrication, avant de les découvrir dans leur assiette au déjeuner.

Situé près de la ville de Bari, le CASTEL DEL MONTE, puissant château solitaire à l'allure compacte et sévère, se dresse au sommet d'une colline dominant la plaine environnante. Élevé vers 1240 par l'empereur du Saint-Empire, Frédéric II de Hohenstaufen, ce château est auréolé de légendes et de mystères relatifs à son histoire, sa construction et sa fonction. Il incarne la fusion harmonieuse d'éléments culturels provenant de l'Antiquité classique, de l'Orient musulman et du gothique cistercien d'Europe du Nord.

Fils d'Henri VI de Hohenstaufen et de Constance de Sicile, Frédéric hérita du royaume de Sicile, en 1197, à l'âge de 3 ans. Au cours de son règne, jusqu'en 1250, il fut un souverain habile qui restaura l'ordre économique et social dans son royaume de Sicile, alors plongé dans l'anarchie. Figure brillante, il inaugura une période d'intense activité culturelle connue sous le nom de "Renaissance méridionale" et fut considéré dès son époque comme un personnage extraordinaire, précurseur des premiers princes humanistes de la Renaissance.

L'empereur s'intéressait en effet à tous les domaines de la connaissance et était familier des mathématiques, de l'astronomie et des sciences naturelles. Protecteur des arts, il parlait plusieurs langues et on connaît de lui quelques poésies en italien, des lettres en latin et un traité de vénerie. Dans sa résidence favorite de Palerme, il avait réuni une cour d'un faste tout oriental où se retrouvaient des savants chrétiens, juifs et arabes. Ses multiples talents lui valurent le titre de *stupor mundi*, "la merveille du monde".

Par son plan, le Castel del Monte fait exception dans une série de quelques deux cents châteaux en forme de quadrilatère que le souverain fit construire en Italie à son retour de croisade à des fins défensives dans ses terres des Pouilles, de Calabre et de Sicile. On ne connaît pas le nom de l'architecte qui l'a conçu même si la plupart des historiens pensent qu'il est l'œuvre de Frédéric II en personne.

Bâti en pierre calcaire incrustée de quartz brillant, cet ouvrage présente un plan octogonal entourant une cour, il est flanqué de huit tours d'angle, elles-mêmes octogonales, de 24 mètres de haut. La corniche autour de l'enceinte correspond à la division entre les deux étages intérieurs. Chacun de ces étages comporte huit salles trapézoïdales de taille identique correspondant aux huit côtés de l'édifice. Chef-d'œuvre de perfection formelle, le monument dispose également d'un système hydraulique d'origine orientale extrêmement raffiné.

La fonction de ce château demeure mystérieuse, le lieu ne présentant pas les caractéristiques que l'on retrouve habituellement dans les édifices militaires de cette époque : un bastion extérieur, un pont-levis, des douves, des entrepôts, une chapelle. Dans ses tourelles les escaliers en colimaçon montent dans le sens inverse des aiguilles d'une montre et sont éclairés de meurtrières trop étroites d'où l'on ne peut tirer aucune flèche, on peut donc douter que Castel del Monte ait jamais eu un rôle défensif.

Le monument, résultat d'une synthèse rigoureuse de connaissances poussées en mathématiques est un lieu complexe imprégné de symboles, qui a passionné de nombreux chercheurs. Ces derniers ont émis l'hypothèse que le Castel del Monte puisse avoir été un observatoire astronomique, un temple du savoir dédié à l'étude des sciences ou un lieu de culte, de retraite et de réflexion.

L'octogone, forme géométrique fortement symbolique, suggère le passage entre le carré, symbole de la terre, et le cercle, qui représenterait l'infinité du ciel. La forme de ce plan pourrait également provenir du Dôme du rocher à Jérusalem que l'empereur avait pu visiter au cours de la sixième croisade ou de la chapelle Palatine à Aix-la-Chapelle. Chargé de mystère, le Castel del Monte reste, à ce jour, une énigme non résolue, la fascinante forteresse ayant nourri l'imaginaire de nombreux cinéastes et écrivains, tel Umberto Eco qui s'en est fortement inspiré pour écrire son roman *Le Nom de la Rose*.

A l'aller et au retour, nous passons tout près de CORATO. C'est de Corato que depuis 1920 et jusque vers la fin des années 1950, des habitants ont quitté leur pays pour venir s'installer à Grenoble. Nous suggérons à notre chauffeur d'y passer, mais, dit-il « il n'y a rien à voir à Corato ». Circulez.

Jeudi 18 mai

Le lent travail souterrain des eaux dans le plateau calcaire des Muges a créé un ensemble remarquable de couloirs et de cavités souterraines, à CASTELLANA, qui s'étendent sur plusieurs km.

Deux itinéraires sont proposés, un court (1 km) et un long (3 km). Que choisissons-nous ? Le long, bien entendu et nous voilà partis pour une longue exploration.

La visite débute par la « Grave », un gouffre dont la voûte laisse passer un gigantesque cône de lumière solaire qui balaie le fond de la grotte recouvert de mousses et de lichens. Puis le guide nous conduit à travers une succession de couloirs et de salles hérissées et drapées de magnifiques concrétions, une forêt de stalagmites et de stalactites, mises en valeur par l'éclairage. À l'extrémité du parcours souterrain, un petit portail creusé dans une imposante paroi d'albâtre introduit dans la dernière et la plus belle caverne des Grottes de Castellana : la « Grotte Blanche », et ses formations d'albâtre qui en font la « più splendente grotta del mondo ».



Voici MATERA. La ville haute, la « Civita » s'enroule autour du « duomo », et à ses pieds, une falaise (la Gravina) d'où s'écoule en désordre un fouillis de maisons, pour beaucoup creusées dans la paroi calcaire avec laquelle elles se confondent souvent.

C'est au Moyen Age que s'établissent, dans les grottes du canyon de la Gravina, des communautés monastiques nombreuses et dynamiques. Les moines, pour installer leurs églises, n'hésitent pas à creuser la roche naturelle : cela nous vaut aujourd'hui plus de cent trente sanctuaires rupestres autour de la ville, décorés, pour les plus beaux, de fresques primitives. Les premières communautés sont exclusivement grecques, puis des moines bénédictins latins peuplent bientôt les rochers et contribuent à faire glisser cette région dans l'orbite romaine. La population de la Civita sort alors des remparts et colonise le quartier monastique en s'installant dans ce qu'on appelle désormais les Sassi ("les cailloux").

Au fil du temps, les Sassi prospèrent et s'organisent, se couvrant de maisons et de jardins. Une forte complémentarité s'instaure entre Civita et Sassi.

Mais, bientôt, on assiste au divorce progressif entre les Sassi et la Civita. Les voies de communication verticales, tellement vitales, sont de plus en plus interrompues par des constructions nouvelles. Les Sassi, occupés par une population à majorité agricole et ouvrière, sont surpeuplés. Huit ou neuf personnes -et les animaux ! - s'entassent parfois dans une seule pièce. L'insalubrité gagne.

Au pouvoir depuis 1922, Mussolini choisit de faire de cette région reculée un lieu de relégation pour les opposants au régime. Parmi eux, Carlo Lévi. Juste après la seconde guerre mondiale, il publie un roman qui fera grand bruit : *Le Christ s'est arrêté à Eboli*. Il y raconte sa vie d'exilé, parmi les paysans frustes mais généreux, et ce pays du Sud où Dieu semble ne s'être jamais aventuré, tant il est abandonné de tous. Il compare son environnement aux cercles infernaux de Dante. Ecoutons-le : *« C'est ainsi qu'à l'école, nous nous représentions l'enfer de Dante... Le sentier, extrêmement étroit, qui descendait en serpentant passait sur les toits des maisons, si on peut les appeler ainsi. Ce sont des grottes creusées dans la paroi d'argile durcie du ravin, chacune d'elles a une façade sur le devant, certaines sont même belles, avec de modestes ornements du XVIIIe siècle... Les portes étaient ouvertes à cause de la chaleur. Je regardais en passant et j'apercevais l'intérieur des grottes, qui ne voient le jour et ne reçoivent l'air que par la porte. Certaines n'en ont même pas, on y entre par le haut, au moyen de trappes et d'échelles ? Dans ces trous sombres, entre les murs de terre, je voyais les lits, le pauvre mobilier, les hardes étendues. Sur le plancher étaient allongés les chiens, les brebis, les chèvres, les cochons. Chaque famille n'a, en général, qu'une seule de ces grottes pour toute habitation et ils y dorment tous ensemble, hommes, femmes, enfants et bêtes. Vingt mille personnes vivent ainsi. »*.

Le roman de Carlo Lévi provoque une prise de conscience générale. Un ministre parle même de honte nationale. Enfin, l'Etat italien réagit. Ce sera la loi De Gasperi, de 1952, qui planifie l'évacuation des Sassi et le relogement des familles dans des bourgs ruraux neufs. Matera devient un laboratoire des théories urbanistiques de l'époque. La réalité est pourtant moins rose : loin de retrouver l'esprit de communauté des Sassi, les populations déplacées sont logées dans des bâtiments sans âme auxquels elles s'adaptent mal. Pour éviter leur retour dans leurs anciennes habitations on n'hésite pas à murer les portes et fenêtres des Sassi.

Leur résurrection est due, en partie, au septième art. Pier Paolo Pasolini choisira la ville de Matera, pour y tourner en 1964, « L'Evangile selon Saint-Matthieu ». Quarante ans plus tard, Mel Gibson y réalisera son décrié « Passion du Christ. » L'idée qu'il faut sauver les Sassi fait son chemin. La gestation est lente, mais, bientôt, les premières décisions tombent, avec un objectif difficile mais ambitieux : réinsérer les Sassi dans la ville, sans perdre la culture particulière de leurs habitants. Le fonctionnement des Sassi, qui reposait sur la gestion intelligente des ressources naturelles, rencontre les idées sur le développement durable qui deviennent à la mode en Europe. L'aboutissement de ce processus est heureux : en 1993, l'architecte en chef Laureano a le bonheur de voir l'UNESCO classer les Sassi au patrimoine de l'humanité. Les gens se réinstallent, et avec eux, la vie renaît : plus de 1 500

personnes y habitent aujourd'hui. Et comme, pour les touristes, il est du dernier chic d'y séjourner, se développent les locations Airbnb, mais aussi des hébergements de luxe, à l'image du Sextantio, un hôtel dont les chambres ont pris place dans des grottes.

Vendredi 19 mai

Sur la pente méridionale des Murges, où les collines descendent plus doucement et se fondent dans la plaine du Salentino, le voyageur rencontre une forme de construction particulière aux Pouilles et non moins célèbre que ses châteaux et cathédrales. C'est ici la région des "trulli", ces extraordinaires huttes rondes aux toits pyramidaux, en dôme ou coniques en forme de quille, et dont l'origine est mal élucidée. Selon toutes les apparences, cette forme d'habitation est très ancienne. Leur nom viendrait du terme grec τροῦλλος « coupole », et désignerait une méthode de construction d'origine préhistorique qui se servait de pierres sèches, provenant des roches calcaires des Murges. On peut comparer ces habitations avec les capitelles, ces cabanes que l'on retrouve dans le Gard, l'Ardèche, l'Hérault et l'Aude en France.

Les trulli plus anciens, ceux qu'on retrouve aujourd'hui à ALBEROBELLO, remontent à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle. Ce petit fief alors sous le contrôle de la famille Acquaviva d'Aragon, comtes de Conversano, vit arriver des paysans. Selon la légende, les comtes permirent aux colons de construire des habitations en pierres sèches (sans mortier) afin de les démonter facilement en cas d'inspection royale. En effet, Ferdinand I<sup>er</sup> d'Aragon, exigeait le paiement d'une taxe en cas d'édification d'habitations fixes. Dans les faits, les trulli ne sont absolument pas des structures précaires: ils se développent, à partir de la roche naturelle sous-jacente, sur une base circulaire par superposition d'assises de pierres et de lauses avec une lourde maçonnerie en chaux. Donc l'explication de « la démolition instantanée en cas d'inspection » ne tient pas.

Alberobello est certainement la « Capitale dei Trulli ». Son centre historique, le Rione Monti compte 1030 trulli et le Rione Aia Piccola 590. La construction de trulli dans la région a débuté au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle et a continué jusqu'au début du XX<sup>e</sup> siècle. Les habitations encore sur pied datent du XVIII<sup>e</sup>, XIX<sup>e</sup> et des premières décennies du XX<sup>e</sup> siècle. A cause du coût de la construction, plus aucun trullo n'est construit aujourd'hui. Ils sont maintenant utilisés comme magasins, restaurants et maisons d'hôtes; beaucoup sont encore habités par la population locale.

Ces nombreux trulli donnent à la ville un aspect de village de schtroumpfs que le touriste prend plaisir à parcourir. C'est ce que nous faisons en compagnie d'un guide pétulant.

Premier arrêt chez un particulier qui, paraît-il, nous attendait avec des amandes récoltées le matin même. Délicate attention. Sa propriété comporte plusieurs trulli qui s'organisent autour d'un espace central, ici, le jardin.

Ailleurs, nous pouvons regarder l'aménagement intérieur. Les murs sont percés de petites fenêtres, tandis que les cheminées, les fours et les alcôves sont encastrés dans l'épaisseur des murs. Il peut y avoir un deuxième étage constitué d'un plancher en bois que l'on atteint par un escalier.

L'après-midi, nous nous arrêtons à MARTINA FRANCA : passage rapide devant le palais ducal attribué au Bernin. Les petites rues nous conduisent à une église avec une somptueuse façade baroque, prélude au déploiement baroque de Lecce.

Puis route vers OSTUNI, « la ville blanche ». Toute blanche, avec ses ruelles qui serpentent, ses escaliers, ses passages sous voûtes, elle rappelle les villages grecs. Édifiée du 13<sup>e</sup> au 15<sup>e</sup> siècle, à la fois romane et gothique, la cathédrale possède une belle façade. Belle rosace au centre, illustrant le thème du passage du temps.

En fin d'après-midi nous nous arrêtons dans une masseria, vestige d'anciennes fermes fortifiées, caractéristiques du Sud de l'Italie et des Pouilles. Elles sont aujourd'hui restaurées et réutilisées comme exploitations agritouristiques. Celle qui nous accueille est entourée d'une immense oliveraie. Certains oliviers ont plus de 2500 ans. Nous y dégustons différents produits locaux, en particulier différentes huiles d'olive. C'est aussi l'occasion d'évoquer la culture de l'olivier. Les Pouilles fournissent en effet plus du tiers de l'huile italienne. Mais

cette production est aujourd'hui menacée par la bactérie *xylella fastidiosa*. Depuis plus de deux ans, cette bactérie tueuse fait dépérir les végétaux auxquels elle s'attaque. Aucun remède n'a encore été trouvé. Sur les 10 millions d'oliviers que compte le Salento, beaucoup sont désormais secs, leurs troncs rabougris et leurs branches sans feuille. De sombres rumeurs courent sur ce désastre écologique : Monsanto y serait pour quelque chose; on aurait introduit volontairement cette bactérie afin de dégager le terrain pour faire passer un gazoduc... L'Union européenne a lancé un plan d'abattage, ciblant quelque 3.000 oliviers dont le sacrifice devait servir de "cordon sanitaire" pour éviter l'extension de la maladie. Mais, saisie par plusieurs oléiculteurs, la justice a suspendu les abattages. Pour l'anecdote, les oliviers sains sont surveillés par satellite !

Samedi 20 mai

Les Pouilles devinrent province romaine dès le III<sup>ème</sup> siècle avant notre ère. A cette époque, l'antique *Lupiae* — aujourd'hui LECCE — devint une ville si florissante qu'elle était parfois surnommée l'« Athènes des Pouilles »... De cette époque, subsistent l'amphithéâtre et la « cavea » bien conservée du théâtre romain, une colonne romaine au sommet de laquelle se dresse une statue de San Oronzo, le saint de la ville.

Après la chute de l'Empire romain, après être passée aux mains des Byzantins et des Lombards, puis à nouveau des Byzantins, pillée à plusieurs reprises par les Sarrazins, Lecce fut enfin conquise, en 1069, par les Normands. A l'apogée du royaume normand d'Italie méridionale et de Sicile, le comté de Lecce dépendait directement du puissant Tancred de Sicile. De nombreuses églises furent alors édifiées. Pour défendre la cité contre les incursions ottomanes, Charles Quint fit édifier, en 1540, une forteresse et des remparts dont subsiste aujourd'hui la belle « Porta Napoli ».

De fait, le développement spectaculaire de Lecce ne commença réellement que lorsque disparut la menace turque, quand l'armada de la Sainte Ligue détruisit, à la bataille de Lépante, l'essentiel de la flotte ottomane. Depuis le concile de Trente, l'art baroque s'étendait en un flot irréprouvable en Europe et, sous l'impulsion des autorités ecclésiastiques prolongée par les initiatives privées de l'aristocratie et des riches marchands, Lecce connut à la fin du XVI<sup>ème</sup> et au XVII<sup>ème</sup> siècle, une floraison baroque exceptionnelle. Après les églises, ce furent les palais, les édifices civils, les demeures particulières qui cédèrent à l'engouement pour cet art nouveau au point que l'ensemble de la ville offre aujourd'hui une unité de style remarquable, au point d'être appelé « La Florence du Baroque ».

Dans une région où le catholicisme n'était guère menacé par la Réforme, le style baroque pouvait s'affranchir de son aspect militant pour laisser libre cours à l'imagination d'architectes inspirés. Bénéficiant de la présence locale de la *pietra leccese*, ce calcaire fin et facile à travailler qui prend une couleur beige rosé lorsqu'il est exposé à la lumière, ils multiplièrent les ornements légers et gracieux où rinceaux de fleurs et branchages s'entremêlent à des figures fantaisistes, des êtres fantastiques, donnant, malgré la profusion, une légèreté unique au baroque de Lecce.

L'œuvre monumentale qui représente le mieux la grandeur du style de Lecce est la place du Duomo qui n'est pas sans évoquer un fastueux décor de théâtre : la Cathédrale, œuvre de Zimbardo, Cino et Penna, le haut clocher à cinq étages, le Palais Épiscopal et le Palazzo del Seminario s'inscrivent dans une scénographie d'une remarquable unité.

La fantaisie des maîtres « tailleurs de pierre » se remarque sur chaque petite partie de la magnifique façade de Santa Croce. Pas une parcelle de toute la façade avec ses balcons, ses corniches et ses pignons qui ne concoure à la somptuosité de l'ensemble.

Après le déjeuner, le chauffeur nous conduit au bout du bout du talon de la botte, au point de rencontre entre l'Adriatique et la mer ionienne.

OTRANTE est maintenant une petite ville à demi endormie, qui eut autrefois un passé florissant, lorsqu'elle était tête de pont du commerce avec l'Orient et port d'embarquement pour les Croisades. En 1480 les Turcs l'assiégèrent pendant quinze jours. Les 800 survivants qui refusèrent de se convertir à l'Islam furent décapités. La chapelle des Martyrs



dans la basilique abrite les reliques de ces martyrs dans des « sous-verre » étonnants. Ils furent canonisés en 2013 par le pape François.

Il reste à Otrante une très belle cathédrale, construite au XI<sup>ème</sup> siècle, modifiée au XV<sup>ème</sup> et restaurée avec beaucoup d'intelligence: on a conservé le riche portail baroque, une belle rosace gothique. L'intérieur réserve une extraordinaire surprise : le pavement originel du XI<sup>ème</sup> siècle est intact : il est l'œuvre d'un prêtre, Pantaléon. Des représentations d'animaux côtoient des personnages célèbres de la légende et de l'Histoire au milieu de feuillages. Les monstres se mêlent à des ânes et à des lièvres naïfs : à ce décor animal inspiré par l'Orient se juxtaposent des représentations empruntées aux chansons de geste et à la Bible. Caïn, Abel et Noé voisinent avec l'empereur Alexandre et le roi Arthur au milieu d'une fantastique ménagerie.

La crypte est une des plus belles parmi les cryptes apuliennes. On y trouve une extraordinaire variété de chapiteaux grecs, romains, byzantins, arabes, romans, sur des fûts de colonnes de pierre ou de marbre précieux.

Retour à Lecce. Le soir, dîner de poissons et visite nocturne : façades et monuments illuminés dans la douceur printanière. Un beau souvenir.

Dimanche 21 mai

GALATINA, à tout juste 20 km au sud de Lecce, a beaucoup de choses en commun avec sa célèbre voisine, comme son centre-ville majoritairement baroque qui est resté intact au fil des siècles. Fondée au XII<sup>ème</sup> siècle, la ville s'appelait à l'origine « Sancti Petri in Galatina », évoquant l'escale que saint Pierre fit dans la région sur la route d'Antioche à Rome. La ville prit rapidement une certaine importance commerciale et fut transmise d'une famille noble à une autre. Au XIV<sup>ème</sup> siècle, Galatina tomba aux mains de la famille Orsini, et c'est le comte Raimondello qui donna à la ville sa première grande église en 1390. Après son retour triomphant de Terre sainte, d'où il rapporta une relique de sainte Catherine, Raimondello décida de construire une église en son honneur. Le résultat ? Un très bel exemple tardif d'architecture romane comportant un portail aux sculptures complexes et une rosace très détaillée. Sur les côtés se dressent deux autres portails de dimensions plus modestes. Ses trois nefs sont entièrement décorées de fresques de l'école de Sienne et Giotto et décrivent les événements de l'Eglise, de la vie du Christ et de la Vierge ainsi que les épisodes bibliques de l'ancien Testament de l'Apocalypse. Cette composition est comparable par son étendue et par sa beauté aux fresques du cycle de saint François à Assise, parmi les plus belles d'Italie.

Galatina a connu son âge d'or aux XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles, époque à laquelle de nombreux palais aristocratiques et églises furent érigés. Certains éléments du style baroque de Lecce sont reconnaissables dans beaucoup de bâtiments, mais les nobles de Galatina semblent avoir eu une prédilection particulière pour les porches et balcons imposants et très ornés.

Terminée en 1724, la Chiesa di San Paolo est renommée dans les Pouilles pour les vertus réparatrices de l'eau de son puits qui, selon la légende, avait le pouvoir de guérir ceux qui avaient été mordus par la redoutable tarentule ou lycosa tarantula, une araignée très répandue dans la région.

En juin, arrivaient de tout le Salento les « tarantate » c'est-à-dire des femmes mordues par les tarentules (en dialecte « tarante ») qui, en procession, en dansant au milieu des chants et de la musique, se rendaient à la Chapelle de saint Paul boire l'eau du puits dans le but d'obtenir la guérison.

Ce rituel était censé guérir les personnes, des femmes pour la plupart, qui avaient été piquées par la tarentule. Les victimes – les tarantate – étaient alors frappées d'hystérie, secouées de convulsions ou, au contraire, plongées dans une profonde léthargie. Pour

se libérer de l'emprise de l'araignée qui vivait en elle, la tarantata n'avait d'autre choix que de danser jusqu'à épuisement sur le rythme effréné de la pizzica exécutée par des chanteurs à la voix nasillarde et haut perchée et des joueurs de tambourins, de violons et d'accordéons. Ensuite, saint Paul, protecteur des pizzicati ["piqués" en italien] finissait par exorciser le mal.

GALLIPOLI (« belle ville » en grec) fut fondée, selon la légende, par Idomenée, prince de la Crète antique. La ville a rapidement fait partie de la Grande Grèce jusqu'à Pyrrhus, lorsqu'elle fut vaincue par les Romains. Après avoir été saccagée par des hordes de Vandales et de Goths, les Byzantins arrivèrent dans la ville et la reconstruisirent sous la forme que nous lui connaissons aujourd'hui. La vieille ville, perchée sur un promontoire rocheux, presque entièrement entourée de remparts est une île accessible par un pont. Le côté est de la ville est dominé par une robuste forteresse.

Le cœur de l'île de Gallipoli abrite de nombreuses et imposantes églises baroques et des palais aristocratiques, témoignant de la richesse passée de la ville comme port de commerce.

La cathédrale Sainte-Agathe est la plus grande et la plus décorée des églises de la ville. Sa façade en pierre de Lecce, achevée en 1696, est un chef-d'œuvre d'ornementation et ses niches renferment de nombreuses statues de saints. Elle a été inspirée des réalisations de l'architecte de Lecce, Giuseppe Zimbardo. L'intérieur est très richement décoré, notamment par des artistes napolitains des XVII<sup>ème</sup> et XVIII<sup>ème</sup> siècles. On peut y admirer des toiles monumentales. En tout, l'église ne compte pas moins de douze autels baroques dont le décor sculpté est particulièrement raffiné. Enfin, les voûtes de la cathédrale sont entièrement recouvertes d'un plafond à caissons en bois doré et orné de toiles.

L'église de Santa Maria della Purità, donnant sur le quai, fut édifée entre 1662 et 1665 pour la confraternité des dockers. Le plafond de cette petite église comme ses murs sont entièrement tapissés de toiles.

Le temps est aujourd'hui maussade; la fatigue se fait sentir; seuls quelques braves feront le tour de la ville par le front de mer, iront voir la citadelle, la fontaine grecque à l'entrée de la ville avec de beaux bas-reliefs, malheureusement très érodés.

Avant de regagner Lecce, sur le port, nous procédons à la photo de groupe, sous un ciel couvert. Personne ne nous croira quand nous dirons que ce fut le seul jour de temps pluvieux.

Lundi 22 mai

Il nous faut maintenant revenir à Bari. Le vol est programmé en début d'après-midi. Seulement 170 km à parcourir sur l'autoroute. Comme d'habitude, la « cérémonie des adieux » à notre accompagnatrice et notre chauffeur. Embarquement, passage par Munich pour rejoindre Lyon. Enfin Grenoble, en fin d'après-midi.

Et celle-ci me brûlait la langue depuis le début ; je vous la livre en guise de conclusion : « Nous revenons, des Pouilles, plein la tête. » Lamentable !

Jack Loseille